

Karl Marx à 20 ans

De la colère au communisme



AU DIABLE VAUVERT

Isabelle Garo

Karl Marx à 20 ans

De la colère au communisme



Collection dirigée par Louis-Paul Astraud

Déjà parus

HONORÉ DE BALZAC À 20 ANS, Anne-Marie Baron
LES SŒURS BRONTË À 20 ANS, Stéphane Labbe
ALBERT CAMUS À 20 ANS, Macha Séry
LOUIS-FERDINAND CÉLINE À 20 ANS, Louis-Paul Astraud
COLETTE À 20 ANS, Marie Céline Lachaud
LE DIABLE À 20 ANS, collectif
MARGUERITE DURAS À 20 ANS, Marie-Christine Jeanniot
GUSTAVE FLAUBERT À 20 ANS, Louis-Paul Astraud
JEAN GENET À 20 ANS, Louis-Paul Astraud
JOHNNY HALLYDAY À 20 ANS, Corinne François-Denève
ERNEST HEMINGWAY À 20 ANS, Luce Michel
JOHN F. KENNEDY À 20 ANS, Martine Willemin
NELSON MANDELA À 20 ANS, Solenn Honorine
GUY DE MAUPASSANT À 20 ANS, Françoise Mobihan
MARILYN MONROE À 20 ANS, Jannick Alimi
MARCEL PROUST À 20 ANS, Jean-Pascal Mahieu
JEAN-JACQUES ROUSSEAU À 20 ANS, Claude Mazauric
GEORGE SAND À 20 ANS, Joëlle Tiano
BORIS VIAN À 20 ANS, Claudine Plas
J.R.R. TOLKIEN À 20 ANS, Alexandre Sargos

ISBN: 979-10-307-0536-2

© Éditions Au diable vauvert, 2022

Au diable vauvert
La Laune 30600 Vauvert

www.audiable.com
contact@audiable.com

Pour Mellina et Maël.

Prologue

Karl Marx a longtemps été statufié, qu'il s'agisse de le vénérer ou de l'exécrer. Son nom évoque encore souvent la figure d'un homme âgé, barbu, sévère et doctrinaire, bien loin de ce que fut sa personnalité passionnée, sa vie intense et ses innombrables rencontres, ses combats permanents, épuisants. Sa colère précoce contre les injustices alla vite de pair avec un labeur théorique acharné, sans cesse remis sur le métier. Le propos de ce petit livre est de narrer les vingt-cinq premières années de ce parcours, qui débuta dans la Rhénanie du XIX^e siècle et qui conduisit Karl et sa femme Jenny jusqu'à Paris, première étape de leur vie d'exil.

Au terme de notre séquence, en 1844, Karl Marx ne devint pas un philosophe académique mais un théoricien engagé dans l'activité critique et les combats politiques, alors que l'Allemagne continuait d'étouffer sous un féodalisme anachronique et que le capitalisme naissant montrait déjà l'étendue de sa puissance et l'ampleur de ses méfaits. Du côté des opprimés, la protestation montait et s'organisait, les alternatives s'élaboraient dans les luttes et les idées. « Il ne suffit pas que la pensée pousse à se réaliser, il faut que la réalité pousse elle-même à penser », écrivait-il : le communisme, alors en cours de définition, sera désormais le nom de cette dynamique. En s'en revendiquant, Marx participera

activement à sa refonte, en compagnie de Friedrich Engels, alors que la révolution de 1848 s'annonçait à l'horizon. Le projet d'une humanité enfin tout entière libérée de l'exploitation du travail, de la domination de classe et de leur cortège d'injustices et d'inégalités, autrement dit : du capitalisme, ce projet cessait d'être un idéal un peu vague pour devenir un combat, à la fois individuel et collectif.

Si la trajectoire de Marx n'eut donc rien d'un destin, elle fut toujours une aventure et sa jeunesse ardente maria très tôt, et pour toujours, l'analyse patiente à la révolte et la théorie à la vie même. Dès son enfance, la personnalité de Marx se forgea au feu des vives contradictions historiques et sociales de son temps, qui le traversèrent avant qu'il n'entreprît de les analyser : théoricien de la lutte des classes, il naquit dans une famille de la bourgeoisie rhénane, avant de vivre dans les dettes et la précarité ; étudiant en droit puis en philosophie, il devint un journaliste d'obédience libérale puis un militant démocrate avant de rallier le communisme, rejetant les idées coupées du monde autant que celles qui le légitiment ; quant à ses premières années rhénanes, heureuses et tranquilles, elles furent le prélude d'une vie entière de combat et d'exil.

C'est l'histoire de ces contradictions, creuset d'une alchimie individuelle bouillonnante et complexe, que l'approche biographique permet d'éclairer. Les pages qui suivent se veulent donc avant tout une invitation à découvrir l'ensemble d'un parcours et d'une œuvre qui, pour bien des raisons, n'ont pas cessé de nous concerner.

1. Une enfance rhénane

Fils de Heinrich Marx et de Henriette Marx, Carl Heinrich Marx (avant qu'il ne décide, une fois devenu étudiant, de signer « Karl Marx ») naquit le 5 mai 1818 à Trèves, petite ville du sud de l'Allemagne, dans une belle maison bourgeoise du centre-ville, dans le style baroque rhénan, sobre et trapu. La famille Marx était relativement aisée, possédant même quelques parcelles de vignoble mosellan. Elle déménagera un an plus tard, dans une maison un peu moins cossue, toute proche de la majestueuse Porta Nigra, l'un des monuments antiques les plus célèbres de cette ancienne capitale romaine depuis longtemps tombée au rang de petite ville de province : la population de Trèves était de 15 000 habitants environ lorsque Karl y vit le jour, elle en comptait 80 000 au ^{iv}^e siècle.

Nichée dans la vallée de la Moselle, Trèves était, comme aujourd'hui, entourée de collines boisées et de vignobles. En 1794, la ville devint française et elle le resta pendant plus de vingt ans, jusqu'au congrès de Vienne qui, en 1815, la rattacha autoritairement à la Prusse dont la capitale, Berlin, se trouvait à quelque 1 000 kilomètres de là. Socialement, la Rhénanie était une région rurale, encore dominée par les structures d'Ancien Régime, où la noblesse foncière restait puissante, les petits paysans et les artisans largement

majoritaires, tandis qu'émergeaient lentement, par endroits, une bourgeoisie et une classe ouvrière.

Karl vint au monde à la suite de ses deux aînés, Moritz David et Sophie. Après lui, naquirent successivement Hermann, Henriette, Louise, Emilie, Caroline et Eduard. David mourut à l'âge de 4 ans, Eduard à 11, Hermann, Henriette et Caroline n'atteignirent pas leurs 20 ans. À chaque fois, la tuberculose fut la cause de leur décès, à une époque où les maternités étaient nombreuses et la mortalité infantile très élevée. Karl ne resta en relations épisodiques qu'avec trois de ses sœurs, Sophie, Louise et Emilie.

Son père Heinrich Marx, né Hirschel Mordechai, était le fils du rabbin de Trèves. À force de travail, et dans des conditions d'abord difficiles, il parvint à accéder sur le tard au rang d'avocat et fut un juriste réputé et très apprécié de ses concitoyens. Sa mère Henriette, née Pressburg, était issue d'une famille juive hollandaise, d'origine hongroise, et elle parla toujours l'allemand avec difficulté. Elle fut une mère aimante pour ses enfants, se consacrant exclusivement aux tâches de la maisonnée. D'esprit réputé étroit, elle ne comprit jamais les choix de son fils. Mais neuf naissances en onze ans, la mort en bas âge de plusieurs de ses enfants, sa vie d'épouse au foyer puis de veuve dépendante de ses économies ne l'incitaient guère à sortir des voies toutes tracées pour une femme de sa condition et de son époque.

Comment Karl vécut-il ses années d'enfance? Quels furent ses amis, quelles étaient ses relations avec ses frères et sœurs, et avec ses parents? Quels furent ses occupations favorites, ses projets, ses goûts? Très peu de témoignages permettent de le savoir. À coup sûr, Karl fut un enfant vif et farceur : la plus jeune des filles de Marx, Eleanor, rapportera longtemps après la mort de son père que ses tantes, les sœurs de Karl donc, disaient avoir été contraintes de

manger « les gâteaux qu'il avait confectionnés de ses mains sales, dans une pâte encore plus sale ». Elles lui confièrent encore que, lançant les chevaux de leur calèche au grand galop, il leur faisait parfois dévaler la route pentue, joignant la colline du Markusberg à la ville. Mais, avouèrent-elles à Eleanor, « elles supportaient tout cela sans broncher » car leur frère « les récompensait en leur racontant de si merveilleuses histoires ».

Karl reçut l'éducation des jeunes garçons de son époque et de son milieu social. Il est peu probable qu'il ait fréquenté l'école primaire de sa ville natale : à cette époque, le recours aux précepteurs, fréquent dans la classe bourgeoise, garantissait une éducation d'un bien meilleur niveau. Il est sûr, en revanche, qu'il entra au lycée de Trèves en 1830, en quatrième, à l'âge de 12 ans et qu'il passa son bac à 17 ans, ayant obtenu des résultats honorables, sans plus, tout en ayant déjà acquis la réputation d'un esprit particulièrement alerte et mordant. Eleanor rapporte aussi qu'il était à la fois aimé et craint de ses camarades de classe : « aimé, parce qu'il était toujours prêt à faire les quatre cents coups ; craint pour sa facilité à écrire des vers satiriques et des libelles contre ses ennemis ». Dès l'âge de 15 ans, Karl écrivit ses premiers poèmes et cette activité l'occupa si intensément jusqu'à ses 19 ans qu'il envisagea très sérieusement de devenir écrivain.

Ces quelques anecdotes, à défaut d'autres éléments, permettent de deviner une jeunesse active et passionnée, très tôt marquée par la curiosité intellectuelle, les lectures et l'écriture, dans le cadre de la vie sociale et culturelle relativement animée de cette petite cité provinciale de Rhénanie. Car Trèves fut bien plus que le simple décor tranquille de ses premières années : il faut revenir un instant sur l'histoire singulière de la cité rhénane, marquée, en particulier à l'époque où Karl y grandit, par l'héritage de la Révolution française ainsi que par la brutale

réaction contre-révolutionnaire qui suivit la défaite des armées napoléoniennes.

Trèves, avant son déclin, avait été la capitale de l'Empire romain puis un évêché puissant du Saint Empire romain germanique. Plus vieille ville d'Allemagne, sa population avait été décimée par les épidémies et elle était tombée au statut de ville de second rang. Depuis longtemps et profondément catholique, Trèves était restée étrangère à la Réforme : elle était même, aux dires de Goethe, « encombrée, obstruée par des églises, des chapelles, des cloîtres, des couvents, des collèges, des maisons d'ordre de chevalerie ou de communautés monastiques ; au-dehors, elle est bloquée, assiégée d'abbayes, de monastères, de chartreuses ». Goethe écrivit ces lignes en 1793, alors qu'il y séjournait avec les troupes du duc de Weimar, reculant devant les armées de la Révolution française.

Car Trèves, ville frontalière et située sur la route de Coblenze, fameuse capitale de l'émigration contre-révolutionnaire, était alors devenue un des foyers de ralliement des armées blanches. Dans une Allemagne restée féodale, morcelée par le traité de Westphalie, essentiellement agraire et restée spectatrice de la révolution industrielle, les princes étaient aussitôt devenus des ennemis acharnés de la Révolution française, bien conscients de la menace qu'elle représentait pour eux. Mais lorsque les troupes de la Convention entrèrent à Trèves, en 1794, elles furent accueillies avec joie par nombre d'habitants, qui y virent la fin tant espérée de la vieille société d'ordres. On dansa même autour d'un arbre de la Liberté et un club des Jacobins y fut fondé.

Pourtant, en dépit des espoirs révolutionnaires soulevés chez certains Rhénans, les relations avec la France restèrent toujours ambivalentes : c'est seulement en 1804, après la réconciliation de Napoléon avec l'Église, que les Trévois

manifestèrent leur soutien à l'Empereur. Ce soutien resta mitigé aussi en raison de l'impôt aussitôt levé par les Français pour soutenir leur effort de guerre. Toutefois, nombreux furent ceux qui regrettèrent la période française après le rattachement de leur ville à la Prusse, qui leur valut un impôt de guerre plus écrasant encore et la menace du retour à la vieille société d'ordres que les Français avaient abolie en Rhénanie.

Une tradition francophile libérale s'enracina donc à Trèves comme dans toute la Rhénanie, en même temps que la vie bourgeoise y débutait timidement son essor : pour les habitants aisés, la vie trévoise était agréable et tranquille, sans éclat. La « bonne société » aimait à se réunir pour écouter de la musique, aller au théâtre, discuter. Le théâtre de Trèves proposait à ses spectateurs des pièces de Lessing, Goethe, Racine, Shakespeare, Marlowe, tandis que l'opéra de la ville gagna sa notoriété en se spécialisant dans la mise en scène des œuvres de Mozart. Libérées de la tutelle cléricale, sociétés savantes, bibliothèques, conférences publiques rencontraient un vrai succès. Dans le même temps, le passé romain de la ville soulevait un engouement croissant pour l'archéologie et les fouilles, dans le droit fil du débat d'alors sur les mérites comparés de l'art grec et de l'art romain, initié quelques décennies auparavant par Johann Joachim Winckelmann, le fondateur allemand de l'histoire de l'art et de l'archéologie.

Il faut ajouter que la situation géographique de Trèves, à proximité immédiate de la France, ainsi qu'un développement économique régional un peu plus rapide que dans le reste du pays, y avaient favorisé l'essor d'une bourgeoisie naissante, séduite par les idées libérales montantes en France et en Angleterre, aspirant non pas à une révolution mais à une réforme profonde des institutions qui favoriserait ses intérêts. En 1797, Trèves ainsi que toute la Rhénanie furent annexées à la République française et la région se trouva placée sous

la juridiction du droit révolutionnaire, qui abolit le servage et les privilèges, proclama l'égalité de tous devant la loi, mit en vente les biens ecclésiastiques et instaura la liberté de l'industrie et du commerce. Bourgeois et propriétaires fonciers furent les principaux bénéficiaires de ces transformations. Mais ces avancées juridiques n'avaient pas été conquises de haute lutte : octroyées par en haut, elles seront d'autant plus aisément abrogées lors du rattachement à la Prusse.

Peu avant ce rattachement, la pression fiscale imposée par la France augmenta, s'ajoutant au poids des réquisitions et de la conscription. L'occupation française souleva une hostilité croissante, en lien avec la montée du sentiment national allemand qui animait tout particulièrement les intellectuels et les étudiants. C'est dans ce contexte que ressurgit la question du statut des Juifs. En Allemagne, surtout depuis le ^{xix}^e siècle, les Juifs étaient la cible de persécutions, spoliations et expulsions. La petite minorité juive de Trèves, qui subissait des discriminations avant l'arrivée des Français, avait espéré obtenir enfin, à cette occasion, l'égalité politique et juridique complète. Mais Napoléon décida que les Juifs devaient se conformer aux règles de la société dans laquelle ils vivaient et il promulgua en 1808 le fameux « décret infâme », imposant aux commerçants juifs de solliciter un certificat de moralité, attestant de leur pratique à « taux honnête » du prêt d'argent. Paradoxalement, alors même que la domination française trahissait sa promesse d'égalité, les Juifs furent néanmoins considérés comme les premiers bénéficiaires et donc les soutiens indéfectibles de l'occupation française : ils devinrent la cible des opposants au pouvoir napoléonien.

Dans les campagnes, les Juifs développèrent d'autant plus ardemment, en manière de riposte à cette intégration forcée, leur pratique religieuse traditionnelle. Ce repli communautaire entraîna d'ailleurs un nouvel essor du yiddish, cette

langue germanique aux emprunts hébreux et slaves née vers le ^{xiii}^e siècle. À Trèves même, l'organisation en consistoires officiels de la communauté juive et l'engagement à servir l'Empereur et la nation, exigés par Napoléon, furent mieux acceptés. Samuel Marx, oncle de Karl et rabbin de la ville, fut chargé de mettre en place cette institution. Quant à Heinrich, il se vit confier la tâche ingrate de récolter l'impôt nécessaire à leur fonctionnement, prélèvement auquel les Juifs ruraux pauvres étaient fortement opposés : voir de si près la misère rurale ne fit que consolider ses opinions réformatrices. Karl grandit ainsi au contact de ces expériences et des préoccupations de son père qui en discutait régulièrement avec lui.

C'est aussi la guerre qui marqua en profondeur toute cette période : lancée en 1812, la campagne de Russie eut raison de la Grande Armée et de l'Empire napoléonien parti à la conquête de l'Europe. En 1813, le roi de Prusse, Frédéric-Guillaume III, déclara la guerre à la France et ce conflit fut alors perçu par une partie de la population comme une guerre de libération nationale, ajoutant à l'aspiration largement partagée à l'unité allemande l'espoir – et même la promesse officielle – d'une constitution enfin conforme aux revendications libérales modérées. Dans une Allemagne morcelée en plus d'une centaine de petits États, des petits électors ecclésiastiques pour la plupart, la Prusse était la seule grande puissance politique et militaire, farouche adversaire de la France révolutionnaire et napoléonienne.

Lors du congrès de Vienne de 1815, la grande revanche des élites nobiliaires prit la forme d'un banquet des grandes puissances se partageant l'Europe post-napoléonienne. La Confédération du Rhin, sous protectorat de Napoléon I^{er}, fut remplacée par la Confédération germanique, placée sous autorité prussienne. C'est à cette occasion que Trèves se trouva rattachée à la Prusse : perdant son accès privilégié

et très rentable au marché français, elle vit aussi disparaître son université ainsi que certaines de ses administrations. Sur le plan fiscal, aucun bénéfice n'en résulta pour ses habitants, puisque la Prusse, pressée de financer sa guerre contre la France, augmenta à son tour les impôts. Décidant pour sa part de taxer les denrées alimentaires de base, elle fit des classes populaires les premières victimes de cette politique fiscale.

Au lendemain du congrès de Vienne, trahissant sa promesse solennelle de réforme constitutionnelle tout en combattant le mouvement national allemand, le roi de Prusse concéda symboliquement la création d'assemblées provinciales mais dépourvues de tout véritable pouvoir, les diètes. Dans une économie très affaiblie par la guerre, si la Prusse avait malgré tout établi la liberté du commerce et de l'industrie, et supprimé le servage en contrepartie du rachat des droits seigneuriaux, elle avait maintenu la domination des *junkers*, les grands propriétaires fonciers. Dès 1815, Frédéric-Guillaume III participa à la formation de la Sainte-Alliance, sous les bannières associées de la Russie tsariste, de l'Empire d'Autriche, du royaume de Prusse et bientôt de la France de la Restauration ainsi que du Royaume-Uni, ralliant à leur tour cette coalition des puissances européennes réactionnaires qui visait à rétablir l'absolutisme féodal en Europe.

Éloignée géographiquement du reste du territoire prussien, Trèves était donc profondément étrangère à la Prusse orientale, tant sur le plan politique et juridique que du point de vue religieux et culturel : le rattachement, décidé sans consultation de la population, prit l'allure d'une annexion autoritaire. Averties de cette hostilité latente, veillant également à ménager le catholicisme ancestral de la ville, les autorités prussiennes décidèrent de maintenir en poste les élites napoléoniennes dont le père de Marx faisait partie. En revanche,

l'État prussien prit aussitôt des mesures antisémites, faisant peser sur Heinrich Marx la menace d'une interdiction professionnelle. La Prusse réprima également toute forme de contestation et toute expression des aspirations libérales et nationales.

Dans un premier temps, la bourgeoisie rhénane et les paysans riches restèrent hostiles à cette annexion, peu compatible avec l'essor économique et social qui leur importait au premier chef. Mais, à partir de 1818, la politique protectionniste prussienne parvint à rallier, au moins en partie, les industriels et commerçants rhénans qui tiraient bénéfice de leur intégration au nouvel espace économique. En 1828, lorsqu'une nouvelle union douanière priva soudain les vigneronn mosellans d'une large partie de leurs débouchés, les prix viticoles s'effondrèrent. Cette crise plongea brutalement dans la misère de nombreux petits paysans et artisans indépendants, déjà écrasés par les taxes traditionnelles. Elle conduisit à la formation d'un premier prolétariat rural et ouvrier, même si, en dépit de ses quelques fonderies, tanneries et manufactures d'étoffes, Trèves demeurait alors à l'écart du développement industriel rhénan, principalement concentré dans le bassin de la Ruhr. À l'occasion de cette crise, les idées socialistes et contestataires commencèrent à se diffuser plus largement même si leur base sociale demeurait étroite.

C'est au contact de ces tensions politiques et sociales, et surtout au milieu des débats qu'elles suscitaient dans sa propre famille, que grandit Karl. Car son père était un citoyen actif, autant que le permettait l'absence de droits démocratiques : il était l'un des animateurs de la mouvance libérale constitutionnelle trévoise, rassemblée dans la Société du Casino, cercle littéraire et politique. Soucieux de justice sociale et d'égalité politique, Heinrich Marx donnait à ses enfants l'exemple d'un engagement profondément sincère,

même si, loin d'être un révolutionnaire, il restait avant tout confiant dans la puissance de la Raison. C'est pourquoi, face aux mesures d'interdiction professionnelle frappant les Juifs, il jugea de son devoir d'adresser en 1815 au pouvoir prussien une requête sollicitant poliment l'abrogation du récent décret. Son memorandum invoquait notamment la notion de tolérance, directement héritée de la tradition des Lumières, tradition dont son fils soulignera par la suite l'importance historique mais aussi les limites politiques. Heinrich Marx échoua bien entendu à fléchir l'État prussien, qui non seulement maintint l'interdiction d'accès des Juifs à la fonction publique mais l'élargit encore aux professions libérales.

Ce décret qui interdisait donc au père de Marx d'exercer son métier d'avocat, lui laissa pour seul choix de s'exiler ou de se convertir. Afin de pouvoir continuer à subvenir aux besoins de sa famille, il se convertit vers 1819, son épouse attendant pour sa part le décès de ses propres parents pour ne pas les blesser. En 1824, tous deux baptisèrent leurs enfants dans le culte protestant. Le choix du protestantisme dans une ville majoritairement catholique tenait sans aucun doute à la profonde sympathie de Heinrich Marx pour les Lumières. Son rapport au judaïsme fut toujours plus que distant, ses options déistes faisant de lui l'adepte d'une foi se revendiquant de la Raison et non de la Révélation. En dépit des discriminations d'État endurées, sa situation professionnelle resta solide et il n'eut à subir aucun rejet de la part de ses concitoyens. Au même moment pourtant, les actes antisémites se multipliaient dans la région et, en 1826, la Diète rhénane alla jusqu'à proposer que les Juifs fussent privés de tous leurs droits civils et politiques.

Heinrich Marx appartenait donc, par sa profession et ses biens, à la bourgeoisie éclairée et moyennement fortunée et il avait adopté un point de vue politique libéral modéré,

critique à l'égard de la monarchie prussienne mais n'allant pas jusqu'au républicanisme. C'était un homme cultivé et un grand lecteur de philosophie, admirateur de Leibniz, de Rousseau, de Kant, mais aussi de John Locke, l'un des premiers théoriciens du libéralisme, de Newton, physicien génial et philosophe déiste, de Thomas Paine, théoricien des droits de l'homme qui participa activement aux révolutions américaine et française. Heinrich Marx, que sa petite-fille Eleanor décrivit comme un « vrai Français du XVIII^e siècle », avait pris l'habitude de lire à voix haute à son fils Karl les œuvres de Voltaire.

Son métier d'avocat ne le passionnait pas : il avoua à Karl s'être engagé, avant tout pour ses enfants, « dans une profession qui ne correspondait pas tout à fait à son caractère » et il placera en lui tous ses espoirs de revanche sociale mais aussi intellectuelle. De ce point de vue, si la réussite intellectuelle de Karl fut rapidement incontestable, elle resta toujours dissociée de la réussite sociale à laquelle aspirait Heinrich Marx ainsi que son épouse pour leur fils. Quoi qu'il en soit de leurs différences voire de leurs différends passagers sur ce plan, l'amour réciproque du père et du fils fut toujours profond : Eleanor racontera que Karl porta toujours sur lui un portrait de Heinrich. Quant à Heinrich, son affection et son admiration pour son fils ne cessèrent de croître, à mesure que ce dernier déployait les traits d'une personnalité hors du commun, dans un contexte historique toujours plus stimulant, qui laissait présager de grands changements.

En effet, si Trèves était devenue depuis longtemps une petite cité provinciale et paisible, elle n'échappait pas aux secousses d'une époque qui, dans toute l'Europe se révélait de plus en plus agitée, bouillonnante même, sous le couvercle autoritaire que les pouvoirs réactionnaires en place s'employaient à rendre aussi écrasant que possible. Ce choix se

révéla peu judicieux : en 1830, la révolution de Juillet qui éclata en France, ainsi que le mécontentement social et politique qui grondait outre-Rhin, se traduisirent dans certains États allemands par une forte agitation politique, réactivant les aspirations nationales ainsi que la revendication d'une constitution libérale, sous la bannière noire, rouge et or. La Sainte-Alliance semblait vaciller. L'un des événements majeurs de la région où vivaient les Marx fut, en 1832, la Fête des libéraux organisée au château de Hambach, dans le Palatinat rhénan.

Dirigé avant tout contre le pouvoir que la Bavière exerçait sur cette partie de la Rhénanie, ce rassemblement visait aussi à appeler à l'unité allemande et à la liberté de culte, à réclamer une constitution, à rendre hommage à la Pologne en lutte pour son indépendance et à la France révolutionnaire. La fête de Hambach fut un immense succès : elle dura deux jours et réunit près de 30 000 personnes, des bourgeois et des étudiants principalement, mais aussi des vignerons et, chose inédite, de nombreuses femmes. Quelques participants envisagèrent même de préparer une révolution armée. Le projet n'alla pas au-delà de la tentative ratée d'attaque d'un poste de garde à Francfort, au cours de l'année suivante. Mais les poursuites judiciaires sévères qui frappèrent en retour les meneurs ainsi que le renforcement de la censure de la presse ne firent qu'attiser cette colère montante, frayant la voie aux idées contestataires, même si ces dernières restaient minoritaires.

En Allemagne, la protestation monta progressivement, au cours de cette période baptisée par la suite le *Vormärz* (littéralement : « avant mars »), tant elle apparut rétrospectivement comme le long préambule du soulèvement, de plus en plus prévisible. Car c'est le 18 mars 1848 que la révolution commença à Berlin, prenant le relais du soulèvement parisien de la fin février. Mais plus d'une décennie avant cette

date, la contestation commençait déjà à se répandre dans le monde germanique sur le terrain des idées. Ludwig Gall, un des premiers auteurs socialisants allemands, fit paraître en 1835 à Trèves un pamphlet dénonçant la domination des classes laborieuses par les classes privilégiées. La même année, le poète Georg Büchner rédigea à l'âge de 20 ans le premier manifeste de la révolution sociale en Allemagne, lançant un mot d'ordre devenu fameux : « paix aux chaumières, guerre aux palais ! » Le pasteur Friedrich Weidig s'enthousiasma pour ce texte. À la fois théologien, pédagogue et journaliste de sensibilité démocrate, Weidig fut emprisonné et torturé pour avoir seulement diffusé le manifeste de Büchner, qui de son côté parvint à s'enfuir à Strasbourg. Weidig se suicida en 1837. Le pouvoir prussien réprimait avec une férocité particulière toutes les initiatives qui risquaient de se transformer en mouvement populaire.

Lorsque Marx et Engels entreprendront de rédiger le *Manifeste du parti communiste*, à la veille de la révolution de 1848, ils seront certes des précurseurs du communisme moderne, mais ils seront aussi les héritiers de cette culture contestataire allemande et de la formation, à côté du mouvement libéral, d'un courant démocrate, voire socialisant, radical et offensif. La montée de cette contestation dépourvue de forces organisées coïncidait sans les rencontrer avec plusieurs soulèvements populaires, qui furent violemment écrasés. Elle prit d'abord la forme d'un mouvement littéraire, la Jeune Allemagne, dont les publications furent interdites par la censure dès 1835 tant le pouvoir prussien craignait la diffusion de leurs idées progressistes et athées, contraignant ses représentants à l'exil.

Se réclamant de l'héritage des Lumières et du saint-simonisme, les membres de la Jeune Allemagne défendaient un patriotisme opposé à tout nationalisme chauvin.

Ils appelaient de leurs vœux une réforme profonde de la vie sociale et culturelle et s'opposaient au romantisme autant qu'à l'esprit de la Restauration. Comme d'autres mouvements allemands et européens de cette époque, ce courant avait fait de la « jeunesse » sa bannière : l'implication croissante de cette dernière témoignait bien d'un appétit grandissant de changement radical, même si elle était socialement et politiquement clivée. Quoi qu'il en soit, il fut ainsi donné au jeune Karl Marx de bénéficier de cet oxygène libérateur, de cette énergie historique singulière qui marquera profondément la génération des futurs « quarante-huitards » qui était la leur, désignation qu'Engels et lui-même revendiqueront jusqu'à la fin de leur vie. Quant à la Jeune Allemagne, qui comptait parmi ses membres le poète Heinrich Heine, elle disparut à la fin des années 1840, tandis qu'une mouvance hégélienne se formait, prenant le relais de l'opposition intellectuelle au pouvoir prussien.